

PHILIPPE WILMOUTH

Les « Bitchois », *Siedler* malgré eux



Dans un éditorial du journal *Le Lorrain* paru en 1945, son auteur expliquait que « le mot *Siedler* [n'avait] pas bonne presse en Moselle. Le colon était une invention chère au cœur des *Boden und Kulturämter* (offices des biens-fonds et de culture) inventés par le pangermanisme nazi... Dans les *Siedler* fut comprise une catégorie de Lorrains [...] : ce furent nos Bitchois¹. » Depuis la Libération, ce terme de « Bitchois » qualifie les habitants de dix-huit communes des cantons de Volmunster et Bitche, qui, en novembre 1940, furent placés par les autorités allemandes sur les terres des expulsés comme des « coucous qui vont nicher dans le nid d'un autre oiseau² », en l'occurrence des hirondelles³ revenues après cinq ans d'exil.

Pourquoi plus de 9 000 Mosellans ont-ils été expulsés de chez eux vers d'autres terres mosellanes ? Comment s'est organisée leur installation ? Comment se déroulèrent les retrouvailles entre les Bitchois et les expulsés à leur retour ? Les sources écrites sont pratiquement inexistantes sur ce sujet. Il convient donc de s'appuyer sur les témoignages collectés dans nombre de monographies, notamment celles dirigées par Gérard Henner.

INTERDICTION DE RENTRER

La signature de l'armistice du 22 juin 1940 conduit à l'arrêt des combats entre les deux protagonistes français et allemand. Mis en sécurité en septembre 1939 par les autorités françaises, les évacués de la zone rouge⁴ espèrent désormais, dans leur immense majorité, retourner chez eux, sur les terres de leurs ancêtres, où ils ont laissé leurs biens. Certains, minoritaires – comme cette centaine d'habitants de Volmunster⁵ – refusent l'idée de redevenir allemands et restent dans leur terre d'accueil jusqu'en 1945, car, même si aucune clause ne le stipule, les Allemands ré-annexent, de fait, l'Alsace-Moselle. Le 6 juillet 1940, les policiers allemands prennent position sur l'ancienne frontière de 1871. Le 7 août, Joseph Bürckel est nommé *Chef der Zivilverwaltung in Lothringen* et *Gauleiter* de Sarre et du Palatinat.

Le 1^{er} décembre 1940, la Moselle est rattachée à la Sarre et au Palatinat pour constituer le *Gau Westmark*.

Les évacués embarquent dans des trains de voyageurs⁶ et remontent vers l'est par la vallée du Rhône, généralement en trois nuits et quatre jours, via le centre de triage de Saint-Dizier (Haute-Marne)⁷. Les retours sont échelonnés entre le 17 août et le 12 octobre 1940.

1 – *Le Lorrain*, 28 mars 1945. Article signé d'un pseudonyme, « Ruffin ».

2 – L'expression est d'Albert Grosse, dans Jacques Gandebeuf, *Le Silence rompu*, Metz, éd. Serpenoise, 1995, p. 104.

Depuis, Jacques Gandebeuf l'a souvent reprise à son compte lors d'interventions ou sur son blog.

3 – L'hirondelle est le symbole du Groupement des Expulsés de la Moselle créé le 21 août 1940 à Lyon.

4 – Les habitants situés entre la frontière franco-allemande et la ligne Maginot sont en règle générale évacués le 1^{er} septembre 1939. Une deuxième évacuation a lieu en mai 1940 pour les populations en arrière de la ligne.

5 – Rémy Seiwert et Gérard Henner, *Volmunster, Eschwiller-Weiskirch*, Sarreguemines, Imprimerie sarregueminoise, 2004, t. 2, p. 46. Au moins une famille d'Omersviller, une autre de Walschbronn, une de Liederschiedt, huit de Rolbing, une dizaine de Waldhouse sont également restées en Charente. Un habitant de Schweyen reste, lui aussi, en Charente car il est hospitalisé. Juste avant le retour, l'abbé Charles Humbert, archiprêtre de Volmunster, 68 ans, décède le 5 octobre 1940 à Sigogne (Charente).

6 – Émile Beck, d'Eschwiller, indique que le retour comme l'aller se sont faits en wagons à bestiaux. Voir Émile Beck, *Quand Louvigny s'appelait Loweningen*, Courcelles-Chaussy, chez l'auteur, 2004, p. 4. Dans la photothèque d'Ascomémo, à Hagondange, figure également une photo allemande légendée « retour de réfugiés » en wagons à bestiaux, sans précision de lieu ou de date.

7 – Un habitant de Lengelsheim est ainsi arrêté et interné à Saint-Dizier, puis relâché, car il y a eu erreur sur la personne.

Dates d'arrivée en Moselle selon les témoignages⁸

AOÛT	17	EPPING ⁹
	17	HOTTVILLER ¹⁰
	28	LIEDERSCHIEDT
SEPTEMBRE	1 ^{er}	BOUSSEVILLER
	10	HANVILLER
	13	ORMERSVILLER
	14	NOUSSEVILLER
	18	SCHWEYEN
	19	ROLBING
	22	HAPELSCHIEDT
	23	ESCHVILLER
	24	BREIDENBACH
OCTOBRE	1 ^{er}	HANVILLER
	10	SCHORBACH
	12	VOLMUNSTER
	12	WALSCHBRONN
	?	LENGELSHEIM
	?	LOUTZVILLER
	?	NOUSSEVILLER
	?	ROPPEVILLER
	?	WALDHOUSE

8 – D'après les monographies écrites sous la direction de Gérard Henner. Archives municipales de Sarreguemines, 3 X 261. *Journal Officiel*, 10 avril 1948, p. 3582.

Le Républicain lorrain, juin 1989.

9 – Selon Léonie Faber, la date de retour d'Epping est le 17 août 1940. Nous émettons un doute quant à cette date, d'autant plus que les expulsions ont commencé la veille. Léonie Faber, *Mémoire des familles d'Epping*, Epping, chez l'auteur, 2009.

10 – Archives départementales de la Moselle, 29 J 2078, rapport de l'abbé Grausem, professeur à Saint-Clément, revenu avec la première moitié des habitants de Hottviller.

11 – Léonie Faber, *op. cit.*, p. 55.

12 – Sarrebourg est le siège du *Frontstalag* 212 et ses casernes sont utilisées pour les prisonniers de guerre français.

13 – Voir à ce sujet, Philippe Wilmouth, *50 kilos de bagages et 2 000 francs*, Maizières-les-Metz, impr. Koehl, 2003. Selon un rapport du 2 avril 1943, cette opération touche au total 23 079 personnes.

14 – Bundesarchiv Berlin R70/36, rapport de la *Schutzpolizei*. Entre le 28 août et le 18 septembre 1940, « 6 Juifs et 161 *Nationalfranzosen* » sont expulsés dans les arrondissements de Château-Salins et Sarrebourg.

Les trains vont directement à Sarrebourg, où les réfugiés doivent descendre. Seul un train est dirigé vers Sarreguemines. Là, tous les évacués s'attendent à descendre puisque la locomotive est décrochée, mais les Allemands l'interdisent. La machine effectue simplement une manœuvre pour se placer dans le bon sens de circulation, dans la direction de Sarrebourg, via le viaduc de Rémelfing¹¹. Erreur d'aiguillage, semble-t-il [ill. 1].

Pourquoi Sarrebourg ?

La région a été globalement épargnée par les combats de 1940, hormis Saint-Louis. Elle permet donc d'accueillir les réfugiés. Des établissements facilitent le logement, comme les pensionnats de Sarrebourg¹², l'asile de Lorquin ou le sanatorium d'Abreschviller. Mais surtout, depuis Nancy, le chemin de fer peut rejoindre Sarrebourg, via Avricourt, en évitant Metz. Or, en même temps que les premiers évacués retrouvent leur foyer, des Mosellans germanophobes sont expulsés vers la France à partir du 16 août 1940¹³. Ces premiers expulsés partent tous de la gare de marchandises de Metz jusqu'au 18 septembre. Contrairement à ce qui est dit, cette première vague d'expulsion touche peu le secteur de Sarrebourg¹⁴. Ce ne sont donc pas les maisons vides qui motivent l'installation des « Bitchois » dans ce secteur. Les autorités allemandes cherchent-elles à éviter que ne se croisent des trains « d'indésirables » chassés vers la France et des trains de « rentrés » récupérés par elles ? À la gare de Strasbourg, de grandes démonstrations du parti nazi sont organisées pour accueillir les réfugiés qui reviennent dans leur *Heimat*. À Metz, il semble que de telles démonstrations n'aient pas eu lieu. Dans la presse, les seuls reportages photographiques concernent l'accueil par les services d'entraide, le NSV, à Thionville. Dans les témoignages, Metz n'est jamais indiquée, mais, en revanche, on évoque des drapeaux, des banderoles souhaitant la bienvenue à Forbach et Sarreguemines. Jusque fin septembre, les retours, de toute évidence, ne se font pas par Metz, mais bien par Sarrebourg.



1 – La gare de Saarburg (germanisation de Sarrebourg), dans le Gau Westmark auquel la Moselle est rattachée le 30 novembre 1940. C'est ici que descendent les évacués des cantons de Bitche et Volmunster rentrés en Moselle pendant l'automne 1940. Collection Ascomémo, Hagondange.

À la gare de Sarrebourg, Louis Kuchly, étudiant de 17 ans, est réquisitionné par les Allemands pour accueillir les évacués avec une dizaine de camarades : « Le train s'arrêtait le long du quai des voyageurs... Nous cherchions le chef de groupe, généralement le maire... » Des bus sont chargés d'emmenner les réfugiés chez eux lorsque la situation le permet car « les villages près de la ligne Maginot n'étaient pas encore déminés et étaient souvent détruits¹⁵ ». En effet, l'arrondissement de Bitche a souffert des échanges d'artillerie à partir du 10 septembre 1939. Alors que les troupes françaises entrent en Allemagne¹⁶, l'artillerie allemande bombarde Schweyen, Rolbing, Walschbronn, Loutzwiller... À partir du 22 septembre, les bombardements s'intensifient, un toutes les huit minutes. Le secteur bombardé est élargi à Epping et Ormersviller. Au total, 295 maisons, soit 15% des habitations, seraient détruites¹⁷, surtout à Liederschiedt [ill. 2] et Breidenbach¹⁸ [ill. 3]. À Hanviller, si quatre maisons seulement sont complètement détruites, 60 autres sont endommagées. Les demeures sont pillées par la troupe : les portes et les armoires servent au chauffage ou à l'aménagement des abris. Elles sont parfois également pillées par la population des villages non évacués. Beaucoup de maisons demeurent donc inhabitables.



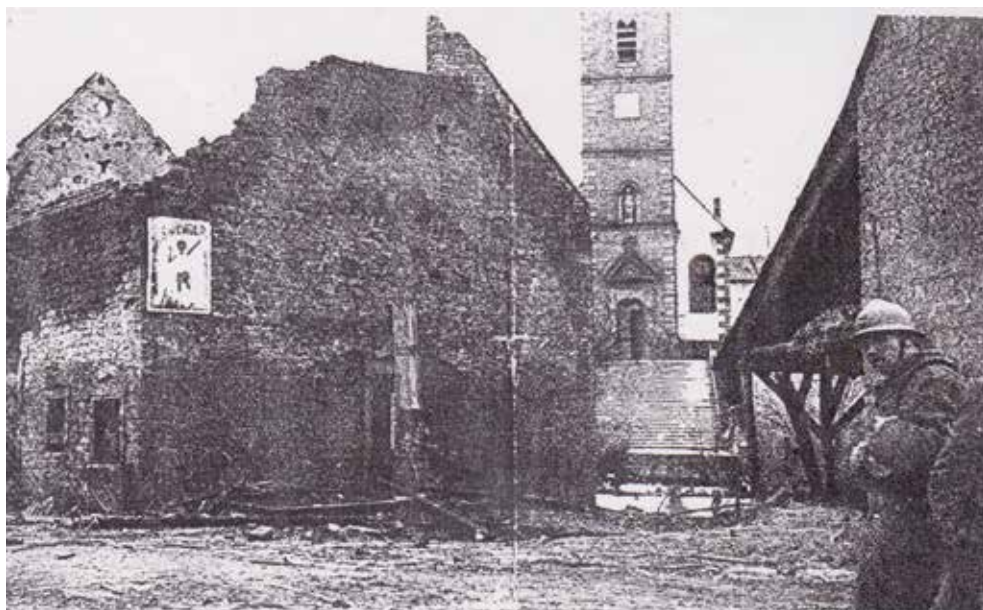
2 – Peinture allemande de Liederschiedt en flammes en 1939. Cette œuvre de Karl Graff fait partie d'une exposition itinérante présentée dans le Gau Westmark et intitulée *Zwischen Westwall und Maginotlinie*. Collection Ascomémo, Hagondange.

15 – Témoignage de Louis Kuchly, cité dans Joseph-François Gross, *Libération du pays de Rohrbach-lès-Bitche*, Sarrebourg, éd. Memo Lotharingiae, 1995, p. 30-32.

16 – Dans le secteur de Volmunster, cette pénétration est toute relative, tout au plus un kilomètre dans le *no man's land*, puisque les Allemands ont également évacué les populations le long de la frontière.

17 – René Buchheit met en doute les chiffres avancés par Henri Hiegel, surtout concernant Rolbing. Des photos de la photothèque d'Ascomémo prises par les Allemands en juin 1940 montrent de légers dégâts à l'église et le toit d'une grange écroulée. Elles ne permettent pas de corroborer l'une ou l'autre des affirmations.

18 – Henri Hiegel, *La Drôle de guerre en Moselle*, Sarreguemines, éd. Pierron, t. 1, 1983, p. 219-246, et *Annuaire administratif de la Moselle*. Archives municipales de Sarreguemines, 3 W 261, rapport de l'instituteur Rémy, 1946.



ICI, APRÈS LE BOMBARDÉMENT, L'INCENDIE A DÉTRUIT cette maison, cependant que, seul, de l'église, le sommet du clocher a souffert.

80.914

DANS LES VILLAGES BOMBARDÉS OU FRANÇAIS ET ALLEMANDS SONT FACE A FACE

3 – Article paru dans *Le Miroir* du 5 mai 1940. Non localisée par la censure, la photo est prise à Breidenbach, le village du canton de Volmunster qui a le plus souffert des bombardements allemands de septembre 1939. Collection Ascomémo, Hagondange.

Des retours retardés par le danger

Les prisonniers de guerre internés à Saint-Augustin à Bitche en août 1940 doivent d'abord réparer les routes et récupérer le matériel abandonné par l'armée française, ainsi que la matière première comme les fils de fer barbelés¹⁹. Le service de reconstruction allemand, le *Wiederaufbau*, à l'inverse d'autres secteurs comme celui de Bouzonville ou du secteur de la Sarre, n'intervient pas. Pourquoi ? Cette zone rurale et forestière, peu peuplée, serait-elle non prioritaire ? Ou la décision d'agrandir le camp de manœuvre de

Bitche serait-elle déjà prise, rendant la reconstruction inutile ? Les sources écrites manquent pour répondre à ces questions, mais la mémoire orale a retenu la seconde hypothèse. Bousseviller, Walschbronn [ill. 4], Lengesheim, Waldhouse, Ropperviller ou Hottviller ne déplorent pratiquement aucune destruction. À Ormersviller [ill. 5], seuls le clocher et une petite chapelle sont mis à bas par le génie français le 20 septembre car ils servent de repère à l'artillerie allemande.

Mais le secteur est également très dangereux puisque des corps francs allemands ont posé des mines au printemps 1940. « Dans un village, il y avait des champs de mines partout. De nombreuses maisons étaient aux trois quarts détruites avec des pancartes *Minen*, sans aucune délimitation...²⁰ » Aussi, face à ce péril, les réactions d'éclaireurs qui pénètrent dans les villages sont différentes. Certains retournent immédiatement vers Sarrebourg ; d'autres, malgré tout, restent, non sans prendre des risques. Le 27 septembre 1940, Jacques Maus est tué par une mine alors qu'il cueille des mirabelles à Liederscheidt²¹ [ill. 6]. À Ropperviller, où quelques évacués reviennent sans

¹⁹ – Ascomémo, Hagondange, album photos du camp de prisonniers de guerre à Bitche.

²⁰ – Témoignage de Louis Kuchly, dans Joseph-François Gross, *op. cit.*

²¹ – René Buchheit, « L'extension du camp militaire de Bitche pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Volmunster, Eschviller-Weiskirch, op. cit.*, p. 87. Le 31 juillet 1943, deux personnes sautent encore sur une mine à Liederscheidt, l'une d'elles trouvant la mort.



4 – Juin 1940. Les troupes allemandes dans Walschbronn, localité qui n'a pas connu de dommages majeurs en 1939-40. Collection Ascomémo, Hagondange.



5 – 1940. Le clocher d'Ormersviller détruit par les Français pour éviter qu'il ne serve de point de repérage. Il s'agit là pratiquement de la seule destruction du village. Collection Ascomémo, Hagondange.

6 – Été 1940. À l'entrée de Liederschiedt, panneau allemand indiquant que le village est miné. Collection particulière.



autorisation, trois habitants, frères et pères de famille, sautent sur des mines le 8 octobre 1940. Le lendemain, une quatrième personne, souhaitant porter secours à un des blessés, est également tuée²². Il faut attendre 1946 pour que le secteur soit déminé.

Aussi, devant ces difficultés, d'éventuels retours ne se font qu'avec parcimonie, après évaluation du danger. « Nous disposons d'une carte sur laquelle les villages où les gens pouvaient revenir sans trop de problèmes étaient indiqués. Il est probable que ces cartes étaient aussi transmises au départ des trains à l'intérieur de la France... Si leur village était prêt, nous organisions immédiatement l'éva-

uation du train. Les réfugiés rejoignaient les sept ou huit autobus²³. » Ainsi, les habitants de Hottviller, arrivés dès fin août 1940, peuvent rentrer et sont emmenés en camion après un séjour de deux ou trois jours dans le secteur de Phalsbourg-Sarrebourg²⁴. Marcel Ast y naît le 22 octobre 1940²⁵. Les habitants d'Eschviller rentrent également. « Quand leur village avait trop de destructions ou qu'il était encore miné, les gens ne pouvaient pas s'y installer. Il fallait les installer dans la région de Sarrebourg... Quand le train arrivait la nuit, on chargeait tout ce monde dans les autobus qui les emmenaient au pensionnat Sainte-Marie à Sarrebourg, où parfois près de deux cents personnes étaient logées jusqu'au matin... Ils étaient transportés dans les villages des environs où les municipalités et les gens les attendaient. Les Allemands avaient bien organisé cette opération et tout était prévu pour l'hébergement... Avec une voiture réquisitionnée, une délégation du village devait aller se rendre compte si leur retour était possible...²⁶ »

Une autorisation qui se fait longuement attendre

Aussi, les habitants de villages autres que les dix-huit retenus dans cet article²⁷ sont également interdits un temps de retourner chez eux, car il faut déblayer et déminer. Par exemple, les gens de Rohrbach-lès-Bitche doivent rester à Luzelbourg en attendant le déminage ; ceux de Petit-Réderching à Dabo, ceux de Rimling à Metting²⁸. Mais au bout de quelque temps, les habitants de ces localités peuvent enfin retrouver leur foyer. En revanche, pour ceux de nos dix-sept²⁹ villages, l'autorisation de rentrer n'arrive pas. Pour les premiers arrivés, l'attente est longue et incompréhensible. Pourquoi ? Il semble que la décision d'agrandir le terrain de manœuvre ait été prise en septembre-octobre 1940 et il n'est donc pas nécessaire de ramener chez eux les habitants de ces villages. Finalement, la plupart des villageois s'installent chez l'habitant pendant plusieurs semaines dans les cantons de Sarrebourg, Phalsbourg et Réchicourt. « À Lorquin, on nous oblige d'aller en classe, mais pas avec les enfants

22 – Dieter Bettinger, « Beiträge zur Geschichte des zweiten Weltkrieges im Bereich des heutigen Saarlandes », dans *Zeitschrift für Geschichte des Saargebietes*, 1980, p. 227. Archives municipales de Sarreguemines, 3 X 261,

rapport de l'instituteur Schmitt, 29 décembre 1946.

23 – Témoignage de Louis Kuchly, dans Joseph-François Gross, *op. cit.*

24 – René Buchheit, « L'extension du camp militaire de Bitche pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Volmunster, Eschviller-Weiskirch, op. cit.*, p. 87. Il indique que Siersthäl et Holbach sont réinstallés le 27 août 1940.

25 – Témoignage de Marguerite Ast, cité par Jean Ast, *Les Mosellans en exil*, Delme, chez l'auteur, 2012, p. 191.

26 – Témoignage de Louis Kuchly, dans Joseph-François Gross, *op. cit.*

27 – Dans d'autres secteurs, des cas existent également : Ham-sous-Varsberg doit rester à Metz, les mineurs de Saint-Avold revenant de la Loire dans le Saulnois, Hombourg-Haut à Rémyilly. Voir Jean-Éric Jung, « Le rapatriement des réfugiés de l'Est », dans *Un exil intérieur*, Lyon, éd. Libel, Metz, Conseil général de la Moselle, 2009, p. 127. Une partie du village d'Etzling doit séjourner une semaine à Laneuville-en-Saulnois avant de pouvoir rentrer. Voir Norbert Becker, *Mon village de 1925 à 1945*, Etzling, chez l'auteur, 2006, p. 144.

28 – Jean-François Gross, *op. cit.*, p. 32. Témoignage de Nicolas Gambs, cité par Jacques Gandebeuf, *op. cit.*, p. 161.

29 – Dix-sept villages (et non plus dix-huit) car Hottviller a pu rentrer.

de Lorquin qui ne nous acceptent pas. Ils nous insultent : "Vaches-curés". On nous traite de "bêtes noires". Tous les jours, un adulte nous accompagne à l'école et revient nous chercher pour nous protéger d'éventuelles bagarres³⁰. »

Premières communes d'accueil connues

BOUSSEVILLER	Benestroff
BREIDENBACH	Hoff, Lutzembourg, Imling
HANVILLER	Moussey-Bataville
HASPELSCHIEDT	Phalsbourg
HOTTVILLER ³¹	Garrebourg, Hultehouse, Haselbourg
LENGELSHEIM	Niderviller, Hommarting
LOUTZVILLER	Réchicourt-le-Château
NOUSSEVILLER	Phalsbourg
ORMERSVILLER	Asile de Lorquin
ROLBING	Hommert, Harreberg, Harztviller, Sitifort
SCHWEYEN	Troisfontaines, Vallérysthal, Biberkirch, Waldscheid et Sitifort
VOLMUNSTER	Lettenbach, écart d'Abreschviller, Voyer, Vaperviller, Eigenthal, La Valette
WALDHOUSE	Metting, Hommarting, Schalbach
WALSCHBRONN	Avricourt

Mais Sarrebourg n'est plus qu'à 80 kilomètres de Bitche. Alors, des habitants, généralement les chefs de famille, se rendent à vélo dans les villages et constatent les dégâts et les pillages. Certains louent des camionnettes. Ils y retrouvent des habitants déjà installés : des prisonniers de guerre libérés comme Alsaciens-Lorrains et des démobilisés ; des habitants qui sont restés en Moselle comme des fonctionnaires ou des cultivateurs réfugiés dans la famille en dehors de la zone rouge ; des familles de mineurs reparties du Nord... Ils effectuent les premières réparations de fortune, sans l'aide des Allemands, mettent hors d'eau les parties endommagées du toit qui couvrent leur habitation, bouchent les murs avec du bois et calfeutrent les fenêtres avec du carton et des planches car le temps est maussade et froid.

L'interdiction est bravée

Initialement, ces retours sont plutôt isolés ; puis de véritables convois sont organisés sans l'aide des autorités allemandes. Les « Bitchois » ne sont donc pas informés, dans un premier temps, de la décision d'agrandir le camp de Bitche. Après quinze jours, certains Ormersvillérois décident de retourner dans leur village. Ils sont transportés en camion jusqu'à Epping, puis continuent à pied. Une grand-mère qui ne peut plus marcher est transportée dans une brouette³². Des habitants de Rolbing reviennent habiter leur village le 20 octobre. Les maisons semblent encore en bon état. Ils y trouvent de la vaisselle, des meubles, sauf les sommiers et matelas qui ont servi au repos du guerrier dans les casemates ou autres abris³³. Philippine Stahl y décède en octobre 1940³⁴. À Nousseviller, treize familles sur quarante-sept rentrent dans leur village malgré l'interdiction³⁵. En même temps qu'ils préparent l'hiver, des jeunes travaillent aux chantiers de réparation de Bitche et de démolition de Benschelbach, en Allemagne, où on rase des maisons endommagées³⁶, et même

³⁰ – Témoignage de Marie-Antoinette Ott, née Fuss, dans Gérard Henner (dir.), *Omersviller au fil des siècles*, Lemberg, impr. Neiter, 1995, p. 86-87.

³¹ – Archives départementales de la Moselle, 29 J 2078, rapport de l'abbé Grausem, déjà cité.

³² – Gérard Henner (dir.), *op. cit.*, article de Joseph Sprunck et Marie-Antoinette Ott, p. 82.

³³ – Témoignage Paul Frentzel, cité par Aloys Wagner dans Gérard Henner (dir.), *Rolbing-Opperding-Ohrenthal*, Lemberg, impr. Neiter, 1996, p. 134. Il est indiqué qu'environ un tiers des habitants de Rolbing rentre. René Buchheit évalue ces retours à quelques familles seulement.

³⁴ – René Buchheit, « L'extension du camp militaire de Bitche pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Volmunster, Eschviller-Weiskirch, op. cit.*, p. 88.

³⁵ – Gérard Henner (dir.), *Nousseviller au Pays de Bitche et Dollenbach son annexe*, Lemberg, impr. Neiter, 2002. Texte de Léon Heckel et Joseph Rittgen, p. 100-101. *Annuaire administratif de la Moselle*, 1939.

³⁶ – Joseph Sprunck et Marie-Antoinette Ott, dans Gérard Henner (dir.), *Omersviller au fil des siècles, op. cit.*, p. 82.

en état³⁷. Si la consigne est bien l'interdiction, personne ne s'oppose à ces retours. Aucun policier, aucun panneau, aucune barrière n'est là pour les en empêcher jusqu'en novembre 1940. Parfois, un soldat indique aux rentrés qu'il n'est pas nécessaire d'entreprendre des travaux car ils ne pourront pas rester³⁸.

Mais si la décision d'agrandir le terrain de manœuvre de Bitche semble bien avoir été prise, sa mise en application n'est pas encore effective. En effet, du 17 juin au 7 août 1940, si l'administration de la Moselle annexée de fait est dévolue aux militaires, ces derniers doivent d'abord régler les problèmes courants, le ravitaillement, la gestion des nombreux camps de prisonniers de guerre³⁹,

37 – Bürckel voulait « moderniser » les villages et a profité de ces quelques destructions pour anéantir de vieilles fermes dans les villages encore vides à cause de l'évacuation.

38 – Témoignage de Célestine Maschino, cité par Jean Ast, *Les Mosellans en exil*, op. cit., p. 249 : « Deux jours avant de partir, alors qu'on fermait les fenêtres avec des planches, des soldats allemands qui passaient nous dirent : Inutile de réparer, ne faites rien aux maisons, vous ne resterez pas là ; le village doit rester inhabité et faire partie du camp de Bitche qui doit être agrandi... »

39 – À ce sujet, voir Philippe Wilmouth, *Les Camps de prisonniers de guerre en Moselle 1940-1948*, Saint-Avertin, éd. Sutton, 2009.

40 – Sont présents : le *Gauleiter* Bürckel, le *Regierungspräsident* Barth, le *Gruppenführer SS* Berthelmann, le *Sturmbannführer* Brehm du *Bodeamt*, le *Landesbauernführer* Bonnet, l'*Oberbaurat* Weber pour le *Wiederaufbau*, le Dr Niesen...

41 – Archives départementales de la Moselle, 1 W 64, compte rendu, réunion du 28 octobre 1940, traduction de Pierre Buchheit, avec mes remerciements.

42 – Ordonnance citée par René Buchheit, op. cit., p. 92, d'après *Bestand Landeskulturverwaltung* n° 456 du Landesarchiv de la Sarre. René Buchheit va dans notre sens en indiquant que « le transfert des *Bitcherlaender* est donc, selon le *Gauleiter*, entièrement lié à l'implantation de colons dans les régions du *Welschlothringen* d'où ont été expulsés les habitants francophones ».

le déblaiement, la reconstruction. Ce n'est que le 1^{er} décembre 1940 que la Moselle est rattachée à la Sarre et au Palatinat pour constituer le *Gau Westmark* et intégrée, à cette même date à la région militaire XII, qui a son siège à Wiesbaden. L'agrandissement du camp est de son fait, car c'est une décision militaro-administrative.

COMME DES COUCOUS, MALGRÉ EUX

Mais dans le cadre de sa politique d'épuration de la population mise en œuvre pour germaniser la Moselle, le *Gauleiter* Bürckel ambitionne de coloniser le département avec des Sarrois et des Palatins et, au préalable, d'expulser de cent soixante à deux cents communes rurales et francophones. Les modalités de cette colonisation sont fixées lors d'une réunion⁴⁰ au siège politique du *Gau*, à Neustadt-am-Weinstrasse (Palatinat) le 28 octobre 1940. C'est au cours de cette réunion qu'est scellé, notamment, le sort des « Bitchois » : « ...Il a été décidé que l'évacuation prévue des agriculteurs doit intervenir immédiatement... Le *Gauleiter* a déclaré que, pour commencer, vingt-six villages de l'arrondissement (*Bezirk*) de Bitche devraient être rendus libres. L'enregistrement des gens de l'arrondissement de Bitche et de la région montagnaise sera à assurer par le chef de l'arrondissement en poste (*Kreisleiter*), le commissaire Dr Kern...⁴¹ »

Brasser la population pour faire disparaître la frontière linguistique

Donc, après la décision d'agrandir le camp de manœuvre de Bitche, c'est bien la politique de colonisation voulue par Bürckel qui est la raison de l'expulsion des Bitchois. Ce choix est réaffirmé dans l'ordonnance du 25 juin 1943 qui conditionne l'indemnisation des Bitchois par l'utilisation des fonds versés uniquement dans le cadre de la recolonisation de l'Ouest mosellan⁴². Mais cette politique est sévèrement critiquée par certains dignitaires nazis, notamment par l'*Obergruppenführer* de la *Höhere SS* Berkelmann qui voit là

« du précieux sang allemand quitter le pays⁴³ ». Alors, contrairement aux 57 655 personnes, essentiellement francophones, expulsées en novembre 1940⁴⁴, la population dialectophone doit rester en Moselle annexée car l'objectif de Bürckel est bien de « rapatrier la zone de langues [...], qui au cours des temps a été complètement francisée⁴⁵ » et de faire disparaître la frontière linguistique par un brassage de la population.

Prévue le 4 novembre, la mise en œuvre des expulsions traîne, car ces dernières sont soumises aux critiques des autorités françaises et même de l'ambassadeur allemand Otto Abetz, alors que Pétain et Hitler viennent d'officialiser à Montoire⁴⁶ la politique de collaboration de la France à l'Allemagne. Finalement, les expulsions vers la France ne débutent que le 11 novembre 1940. Pourtant, dès le 7 novembre, des camions viennent chercher les habitants de Haspelschiedt pour les emmener dans le Saulnois⁴⁷. Le 9 novembre, à 7 heures du matin, Epping est évacuée à son tour *manu militari* par la *Schutzpolizei* qui frappe aux portes et annonce : « Vous avez deux heures pour vous préparer. Vous allez partir. Vous n'avez pas besoin d'emporter grand-chose, là où vous allez vous trouverez tout ce qu'il vous faut. » Les personnes âgées et les mères de jeunes enfants prennent l'autobus. Ces premiers « Bitchois » se retrouvent dans des habitations en préparation pour le départ, mais toujours non expulsées. Une situation compliquée pour ces « Bitchois » perçus par les futurs exilés soit comme des « sauveurs » qui peuvent s'occuper de leur ferme pendant leur absence⁴⁸, soit comme des « intrus », des « coucous »⁴⁹.

Les « Bitchois » ne choisissent pas ; ils subissent ce troisième transfert. Suivent les populations des seize autres communes des cantons de Volmunster et Bitche⁵⁰, qu'elles soient restées sur le lieu d'accueil initial ou qu'elles soient rentrées chez elles. Elles sont emmenées en car ou en camion⁵¹ :

43 – Dieter Wolfanger, *Nazification de la Lorraine mosellane*, Sarreguemines, éd. Pierron, 1982, p. 120.

44 – On peut signaler que l'abbé Alphonse Muller, de Breidenbach, est également expulsé en novembre 1940 et que l'abbé Lorich, originaire de Hottviller, prêtre de Charly depuis 1931, et sa sœur Angélique partent le 14 novembre 1940 à Oradour-sur-Glane, où ils sont massacrés le 10 juin 1944 avec 640 autres habitants, dont 44 Mosellans.

45 – Archives municipales de Metz, affiche annonçant les expulsions placardée le 10 novembre 1940.

46 – L'entrevue de Montoire a lieu le 24 octobre 1940.

47 – Edmond Gundermann, *Quand le grès devint amer*, Metz, chez l'auteur, 1995, p. 245 et Joseph Rohr, *L'Arrondissement de Sarreguemines*, Sarreguemines, éd. Pierron, 1966, p. 209.

48 – Témoignage de Célestine Maschino, cité par Jean AÀst, *Les Mosellans en exil*, op. cit., p. 249. Elle raconte avoir été très bien accueillie par une vieille dame de Château-Bréhain sur le départ. Albert Grosse, dans Jacques Gandebeuf, *Le Silence rompu*, op. cit., explique que son père et le propriétaire expulsé avaient établi « un contrat moral » pour qu'il prenne soin de tout pendant son absence.

49 – Témoignage de Cécile Sins, née Lang, cité par Jean AÀst, *Les Mosellans en exil*, op. cit. p. 255. À GuéneÀstroff, sa famille a été mal accueillie dans une ferme dont les propriétaires allaient être expulsés. « Nous n'y pouvons rien, on nous a mis à la porte de chez nous et on nous a placés ici... », répond la maman.

50 – Soit 27 localités en raison des fusions. Par exemple, Eschviller a intégré Volmunster, Urbach a fusionné avec Epping...

51 – Toutes ces dates sont relativement fiables, car relevées d'après des témoignages 60 ou 70 ans après les faits.

Aucun document allemand donnant le calendrier de ces transferts n'a malheureusement été trouvé.

52 – Gérard Henner, « Le Saulnois et le pays messin, nos seconds lieux d'exil », dans Rémy Seiwert et Gérard Henner, *Volmunster, Eschviller-Weiskirch*, op. cit., t. 2, p. 112. L'abbé Joseph Marange indique que les habitants de Volmunster sont arrivés à Delme le 25, dans *Delme et ses habitants au cours de l'histoire*, Metz, impr. Socarto, 1964, p. 127.

53 – Témoignage de Joseph Haas, cité dans Gérard Henner, *Hottviller*, Lemberg, impr. Neiter, 2000, p. 183.

54 – Témoignage de Célestine Maschino, cité par Jean Aſt, *Les Mosellans en exil*, *op. cit.*, p. 249. Jacques Gandebeuf donne la date du 29 novembre pour Hottviller et Haspelschiedt dans *Le Silence rompu*, Metz, éd. Serpenoise, 1996, p. 64 et 104. Cette date semble erronée car l'auteur indique la présence de la population non encore expulsée. Or, les expulsions se terminent le 21 novembre.

55 – Gérard Henner (dir.), *Nousseviller au pays de Bitche et Dollenbach son annexe*, Lemberg, impr. Neiter, 2002. Texte de Léon Heckel et Joseph Rittgen, p. 100-101.

56 – Gérard Henner (dir.), *Breidenbach, un éphémère chef-lieu de canton et Olsberg son annexe*, Lemberg, impr. Neiter, 2001 ; texte de Raymond Schmitz et Éliane Lauer, p. 163.

Onze familles s'installent à Gremecey, localité dont les habitants ont été expulsés la veille.

57 – Témoignage de Marie Albrique, dans Jean Aſt, *Les Mosellans en exil*, *op. cit.* p. 253.

58 – Émile Beck, *Quand Louwigny s'appelait Loweningen*, *op. cit.*, p. 8.

59 – Témoignage de Marie Schwartz, née Leichtmann, citée par Gérard Henner, *Lengelsheim, des origines à aujourd'hui*, Sarreguemines, Imprimerie sarregueminoise, 2006, p. 150.

60 – Joseph Sprunck et Marie-Antoinette Ott, dans Gérard Henner (dir.), *Omersviller au fil des siècles*, *op. cit.*, p. 82.

61 – *Journal Officiel*, 10 avril 1948 : sur les 29 villages déclarés totalement expulsés, 26 se trouvent dans l'arrondissement de Château-Salins.

62 – Dieter Wolfanger, *Nazification de la Lorraine mosellane*, *op. cit.*, p. 132. Le recensement de 1936 comptabilise 9 342 habitants pour ces 18 communes. Il faut en soustraire les habitants restés en Charente et les mobilisés non rentrés. Selon Henri Hiegel, le nombre de personnes concernées serait plutôt de 9 232. Voir Archives municipales de Sarreguemines, 3 X 128.

63 – Quelques familles d'Epping arrivent à échapper à la rafle pour s'installer dans les localités aux alentours du *Niemandsländ* (Léonie Faber, *op. cit.*, p. 84-85). Une famille de Lengelsheim se réfugie à Bettviller et a même l'autorisation de récolter le foin et les fruits de ses champs (témoignage de Marie Fromholz, née Kirsch, p. 154). La famille Gundermann, d'Hapelschiedt, réussit à rester toute la guerre à Bitche (Edmond Gundermann, *Quand le grès devint amer*, Metz, chez l'auteur, 1995, p. 245).

le 11 Volmunster⁵², le 12 Hottviller⁵³, Haspelschiedt⁵⁴ et Nousseviller⁵⁵, le 15 Eschviller, le 17 Breidenbach⁵⁶, le 18 Schorbach⁵⁷, le 21 Eschviller⁵⁸, le 25 Lengelsheim⁵⁹, le 29 Ormersviller⁶⁰.

Généralement, les populations expulsées sont parties la veille. Il y a une certaine urgence à remplacer ces expulsés. Quelques villages⁶¹ sont complètement vidés et les vaches sont demeurées dans les étables. Des hommes du *Reichsarbeitsdienst* sont dépêchés pour traire les vaches quotidiennement, entre autres tâches. Les « Bitchois » prennent le relais, car les *Siedler* allemands [ill. 7], recrutés sur la base du volontariat, n'arrivent que fin décembre.

Les Bitchois dispersés dans le Saulnois, le pays de Sarrebourg et le pays messin

Au total, 652 familles, soit 9 140 habitants du Bitcherland⁶², sont ainsi déplacées entre le 7 et le 29 novembre. Une cinquantaine de familles réussit à rester dans le canton de Bitche⁶³. Les autres sont dispersées. Sur 595 familles bitchoises répertoriées en octobre 1942, 224 d'entre elles sont placées dans le Saulnois (cantons de Delme, Château-Salins, Dieuze), soit 37,6% des familles, ce qui place cette région à la première place des terres d'accueil. 165 familles, soit 28,1% d'entre elles, restent dans le pays de Sarrebourg. Enfin, 120 familles, soit 20,2%, sont dans le pays messin. Elles sont donc dispersées dans tout le sud-ouest du département.



7 – Arrivée de Siedler allemands à Foulcrey. Collection Ascomémo, Hagondange.



8 – À Charly, les enfants d’Hanviller, en civil, à côté des enfants des *Siedler* allemands, en uniforme de la *Hitlerjugend*, en rang devant leur institutrice allemande. Collection Fischer.

L’administration allemande les catalogue comme des *Siedler*, des colons, et les différencie parfois des autres catégories de *Siedler* sous le vocable *Bitcherländer*.

Dispersés en Moselle, les Bitchois sont utilisés comme population tampon, déplacée à nouveau en fonction des besoins⁶⁴. Au bout du compte, les communautés villageoises sont éclatées. Par exemple, les habitants de Volmunster sont répartis dans une cinquantaine de communes⁶⁵. Cette dispersion est d’abord due au nombre important d’exploitations laissées par les expulsés, soit environ 160 000 hectares, des centaines de milliers de vaches, 60 000 bœufs, 10 000 chevaux et 40 000 cochons, sans compter les basses-cours, les clapiers, les pigeonniers, les granges regorgeant de céréales, les celliers et caves, le mobilier et les vêtements⁶⁶. Elle est aussi une volonté politique de brasser la population avec d’autres habitants : « Dans la répartition des agriculteurs dans les différents endroits, il y aura lieu d’atteindre, si possible et pour chaque endroit, au plus un quart de Lorrains et au moins trois quarts de cultivateurs sarrois à installer⁶⁷. » Ce souhait de Bürckel n’est pas réalisé, d’autant que les paysans allemands ne répondent pas aux sirènes du *Gauleiter*. Par exemple, à Delme, fin décembre 1940, il se trouve 142 habitants, ainsi répartis en 54 restés sur place, 8 employés dont 4 gendarmes et 12 membres de leur famille, 29 *Siedler* allemands et 41 Bitchois⁶⁸.

Les Bitchois doivent donc cohabiter avec les quelques autochtones demeurés sur place, puis, à partir de décembre 1940, avec des *Siedler* sarrois et palatins ; enfin, à partir de 1942, avec des Allemands d’autres régions comme la Rhénanie, la Westphalie, le Bade-Wurtemberg, la Hesse et des minorités ethniquement germaniques de Roumanie (Bessarabiens) et de Pologne (Volhyniens). Enfin, sur décision d’Himmler, près de 1 000 familles de Bucovine (Roumanie) sont encore installées en Moselle en 1942⁶⁹. En définitive, hormis dans le secteur de Sarrebourg, les « Bitchois » sont minoritaires parmi les *Siedler* [ill. 8].

64 – Témoignage d’Agnès Guth, née Lorich.

Sa famille est initialement installée à Lidrezing, puis, au bout de trois mois, mise sur une ferme à Wuisse. Dans Jacques Gandebeuf, *Le Silence rompu*, op. cit., p. 65.

65 – Gérard Henner, « Le Saulnois et le pays messin, nos seconds lieux d’exil », dans *Volmunster et ses annexes*, op. cit., p. 118-122, répartition des habitants.

66 – Jacques Lorraine, *Les Allemands en France*, Paris, impr. Dupont, 1945, p. 229-239.

67 – Archives départementales de la Moselle, 1 W 64, compte rendu, réunion du 28 octobre 1940.

68 – Joseph Marange, *Delme et ses habitants au cours de l’histoire*, op. cit., p. 127.

69 – Hans Schaefer, *Bürckels Bauersiedlung*, Sarrebruck, impr. Pirot, 1997, p. 139-152.

Bürckel déclare dans le journal *Frankfurter Zeitung* : « Je suis persuadé que, par cet ensemble de mesures qui ont été mises au point avec la collaboration des meilleurs spécialistes, la repopulation et le partage des terres en Lorraine seront réalisés de façon définitive et telle que le caractère allemand de ce pays limitrophe sera définitivement assuré. Je vois là le seul chemin pour arriver à une saine et juste solution historique et pour bâtir un pays dont la population, par son labeur et par dévouement national, mettra en valeur les richesses naturelles⁷⁰. »

Créer une nouvelle paysannerie allemande

La tâche, on l'a vu, est ardue, tant et si bien que l'administration nazie attribue aux *Siedler* une main-d'œuvre composée de personnes raflées dans les villages d'Ukraine, Russie et Pologne, ainsi que de prisonniers de guerre, surtout serbes. Les Bitchois se retrouvent soudainement, pour la plupart, agriculteurs pour le compte de la *Bauernsiedlung Westmark*, un organisme de contrôle et de conseil chargé de créer une nouvelle paysannerie allemande et de mettre en place la colonisation [ill. 9]. Son siège est établi à Sarrebruck. Les cultures sont constituées de

céréales, de féveroles pour les chevaux, de pommes de terre, de chanvre. Les paysans sont obligés de livrer certaines quantités exigées par l'État sous couvert du *Bauernführer*⁷¹ qui vient régulièrement compter les quantités produites, même les œufs. Généralement, ce sont les *Siedler* allemands qui occupent cette place, plus rarement des locaux ou des Bitchois⁷². La *Bauernsiedlung* fournit gratuitement les engrais. Des rétributions sont versées par l'administration⁷³. En contrepartie de l'utilisation des biens laissés par les expulsés, les Bitchois sont tenus de payer un loyer à l'organisme, en dépit de la faiblesse de leurs ressources. Ils ne sont en effet venus qu'avec quelques biens sauvés de l'évacuation ou achetés en Charente, comme les petits fourneaux, des vélos... ou encore récupérés dans le village ou acquis sur place. Mais le dénuement reste grand.

Pendant presque cinq ans, les Bitchois vivent donc dans les propriétés d'autres Mosellans, au milieu d'Allemands et des populations venues de l'Est. Ils cultivent les terres laissées par les expulsés, s'occupent du bétail, entretiennent les bâtiments. Si beaucoup espèrent rentrer un jour dans leur *Bitcherland* – un retour conditionné par les événements – quelques-uns s'installent plus durablement, apportant quelques modifications aux bâtiments. Mais ils restent l'exception, tout comme ces Bitchois qui achètent, au même titre que les Allemands, les terres qu'ils cultivent⁷⁴.

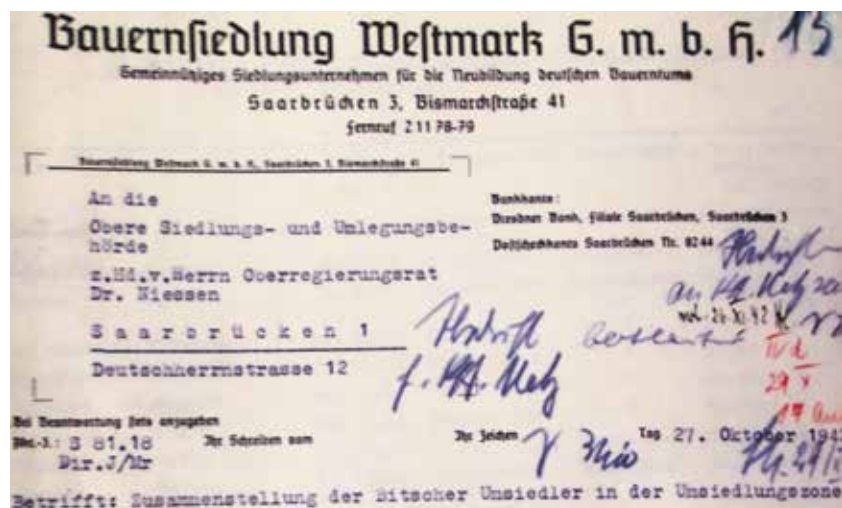
70 – *Frankfurter Zeitung*, 24 avril 1942.

71 – René Buchheit et René Drexler, « L'extension du camp militaire de Bitche pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Volmunster, Eschweiler-Weiskirch, op. cit.*, p. 106-107.

72 – Un habitant de Breidenbach occupe cette fonction à Rhodes. Voir Gérard Henner (dir.), *Breidenbach, un éphémère chef-lieu de canton et Olsberg son annexe, op. cit.*, texte de Raymond Schmitz et Éliane Lauer, p. 163. Un habitant de Hottviller est également nommé Bauernsiedler à Wuisse, voir le témoignage d'Agnès Guth, dans Jacques Gandebeuf, *Le Silence rompu, op. cit.*

73 – Salaires versés : *Betriebsführer* : 150 RM ; marcairie (traite des vaches) : 85 RM ; *Hilfsarbeiter* : 20 à 50 RM.

74 – René Buchheit et René Drexler, « L'extension du camp militaire de Bitche pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Volmunster, Eschweiler-Weiskirch, op. cit.*



9 – Entête d'une lettre du 27 octobre 1942 de la *Bauernsiedlung Westmark*, la coopérative de gestion des biens des expulsés et de la répartition des colons, accompagnant des états statistiques relatifs aux Bitchois. Archives départementales de la Moselle.

D'autres⁷⁵ se rapprochent de leur région d'origine. Pendant cinq ans aussi⁷⁶, les Bitchois endurent, comme tous les « restés », l'annexion, la germanisation, l'expulsion de cinq de leurs prêtres le 28 juillet 1941 dans les Vosges ou en Meurthe-et-Moselle⁷⁷. Ils subissent la nazification, l'incorporation de force, la déportation, notamment parce qu'ils sont membres de filières de passeurs, et enfin, les durs combats de la Libération, de septembre à novembre 1944, dans le Saulnois et le pays messin. En raison des combats de 1944, certains connaissent de nouveaux transferts, vers Morhange et Dieuze pour la zone toujours occupée par les Allemands et vers Aboncourt pour la zone libérée. C'est au cours de ces déplacements qu'un convoi de six chariots est mitraillé à Romelfing, le 19 novembre 1944, par des avions de chasse américains, dont les pilotes pensaient, selon toute vraisemblance, avoir affaire à un convoi militaire. Le bilan est lourd : sept morts, dont un enfant de 18 mois, et trois blessés gravement touchés⁷⁸ [ill. 10].

Nombre de victimes par catégorie (1940-1945)⁷⁹

	Malgré nous	Civils 1944-1945	Déportés	PRO
BOUSSEVILLER	1	1	1	
BREIDENBACH	5	12	2	
EPPING	5	8	4	
HANVILLER	9	2		3
HASPELSCHIEDT	13	4	3	
HOTTVILLER	16	8	13	
LENGELSHEIM	9	2	4	
LIEDERSCHIEDT	6	2	-	
LOUTZVILLER	3	-	7	
NOUSSEVILLER	7	8	12	
OMERSVILLER	15	3	3	3
ROLBING	12	5	9	
ROPPEVILLER	7	5	1	
SCHORBACH	17	8	3	14
SCHWEYEN	6	-	4	
VOLMUNSTER	11	8	2	
WALDHOUSE	11	4	2	
WALSCHBRONN	20	2	6	
TOTAL	173	82	76	20



10 – À Romelfing, stèle commémorative des victimes du mitraillage américain du 19 novembre 1944. Cliché Philippe Keuer.

L'AGRANDISSEMENT DU CAMP DE BITCHE

Le terrain de manœuvres de Bitche [ill. 11] ayant été vidé de sa population par la volonté politique de Bürckel, seul maître après le *Führer* sur ces terres ré-annexées, la *Wehrmacht* peut à présent mettre en application sa décision de procéder à son agrandissement. Désormais, les Bitchois se voient interdire un quelconque retour dans leurs villages, ne serait-ce qu'en raison du danger qu'une telle éventualité représente. À la différence de ce qui s'était produit à l'automne 1940, aucune tolérance ne vient assouplir cette interdiction, sauf pour

75 – Par exemple, la famille Colling de Hanviller ou Foegle de Schorbach. Voir leurs témoignages dans le catalogue d'exposition *La Libération du pays de Bitche*, Lemberg, impr. Neiter, p. 27-29.

76 – Pour avoir des détails sur cette vie, se reporter aux différentes monographies dirigées par Gérard Henner citées dans les notes.

77 – Archives de l'évêché, répertoire des prêtres. Ascomémo, *Le Clergé du diocèse de Metz au cours de la Deuxième Guerre mondiale*, anonyme, dactylographié, non daté. Il s'agit des abbés Joseph Becker de Breidenbach, François Thiry d'Hanviller, Jean-Pierre Weber de Lengeseim, Jean-Pierre Karp d'Omersviller et Pierre Neu de Rolbing.

78 – Gérard Henner (dir.), *Rolbing-Opperding-Ohrenthal*, *op. cit.*, p. 164.

79 – Joseph Rohr, *op. cit.*, p. 288-289 et Archives municipales de Sarreguemines, questionnaires aux instituteurs 1946. SHAL, section de Bitche, *Le Printemps de l'espérance*, numéro spécial de *La Revue du Pays de Bitche*, mars 2005, p. 65-82.



11 – Des troupes de l'Afrikakorps venues s'entraîner à Bitche mettent à profit leur séjour pour visiter la citadelle. Collection Ascomémo, Hagondange.

quelques agriculteurs⁸⁰ en bordure du camp. Même si le cordon de surveillance est relativement perméable, il est risqué de le franchir⁸¹. Des panneaux [ill. 12] matérialisent les limites du camp et signifient l'interdiction d'y pénétrer. Des

barrières ferment les accès. La surveillance est assurée par quelques *Feldgendarmen*.

Les limites du camp ont été cartographiées par René Buchheit. Si elles englobent les dix-huit communes concernées par notre étude, elles s'étendent au-delà, sur les bans de cinq autres communes du Bitcherland, ainsi que sur trois communes palatines⁸². Les propriétaires en sont expropriés et indemnisés tardivement⁸³, sous condition de s'implanter dans l'Ouest de la Moselle. Les maisons sont vidées des biens encore en état⁸⁴ et du matériel agricole, les églises de leurs bancs... Tout est emporté en Allemagne. En 1942-1943, les cloches sont descendues des clochers et transportées à la gare de Benschelbach pour être livrées à une fonderie⁸⁵. À partir de 1943, sur ordre

80 – La famille Vogel, réfugiée à Meisenthal, peut revenir dans « sa » maison moyennant un loyer à l'État allemand. D'autres familles du pays de Bitche viennent à Ormersviller. Conformément à la politique de colonisation, l'exploitation des terres agricoles du camp intéresse aussi les Allemands qui travaillent surtout les terres fertiles situées à la périphérie du camp. De grosses exploitations y sont implantées. Quatre bergers venus d'Allemagne s'occupent chacun d'un troupeau d'un millier de moutons.

81 – Cela n'empêche pas quelques réfractaires à la Wehrmacht de s'y cacher.

82 – René Buchheit, « L'extension du camp militaire de Bitche pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Volmunster, Eschviller-Weiskirch, op. cit.*, p. 89-92.

83 – *Verordnungsblatt*, 27 avril 1942.

84 – À Schorbach, un escalier est démonté et transporté outre-Rhin. Témoignage de Marcel Keuer qui a participé à ce démontage. Propos rapportés par son fils Philippe, septembre 2012.

85 – Gérard Henner, *Ormersviller au fil des siècles*, Lemberg, impr. Neiter, 1995, article de Joseph Sprunck et Marie-Antoinette Ott, dans Gérard Henner (dir.), *Ormersviller au fil des siècles, op. cit.*, p. 82-83. Il est indiqué quatre cloches pour Ormersviller. Edmond Gundermann, *Quand le grès devint amer*, p. 246, indique trois cloches pour Haspelschiedt. La réquisition des cloches est générale dans toute l'Allemagne, et donc en Moselle.



12 – Panneau interdisant l'entrée du camp de manœuvres de Bitche. Collection particulière.



13 – L'ossuaire de Schorbach (XII^e siècle) a échappé aux destructions des manœuvres et des combats de 1945. Archives municipales de Sarreguemines, cliché Pierron.

du général Deindl⁸⁶, des maisons d'Haspelschiedt⁸⁷ sont démontées pour créer des digues afin de remettre en eau et d'agrandir l'étang⁸⁸. Un chemin qui contourne ce plan d'eau et une route pour la liaison Haspelschiedt-Bitche-camp sont également construits.

Des manœuvres sont organisées sur le camp. Quelques maisons sont endommagées, notamment à Schweyen et Eschviller, par les tirs d'artillerie du camp⁸⁹. Des combats de rues sont orchestrés avec des pièges, essentiellement à Schorbach⁹⁰, causant de nombreux dégâts aux bâtiments épargnés au début de la guerre. Mais René Bucheit indique que «le camp militaire n'a pas été utilisé au maximum de ses possibilités». Finalement, contrairement à ce qui a été écrit depuis 1945⁹¹ et à ce qui se répète depuis, l'agrandissement du camp de Bitche a engendré peu de destructions⁹², hormis Schorbach et Haspelschiedt. Mais l'abandon des villages pendant cinq ans a été au moins aussi préjudiciable. En fait, les mémoires ont retenu les images apocalyptiques de localités détruites et pillées présentant un spectacle de désolation au retour des villageois en 1945-1946. Ces derniers en attribuent alors la faute à l'Allemagne nazie. Ils sont relayés

86 – Le général Otto Deindl commande le camp de Bitche du 19 mars 1943 au 15 août 1944.

87 – Archives municipales de Sarreguemines.

Selon un rapport de l'instituteur en 1946, 78 maisons d'Haspelschiedt sont ainsi détruites.

88 – L'étang existait depuis le Moyen Âge et appartenait à l'abbaye cistercienne. Il a été asséché en 1840 en raison d'une épidémie.

89 – Henri Hiegel, *La Drôle de guerre en Moselle, op. cit.*, p. 289 : à Schweyen, 75 maisons sont ainsi détruites et 10 à Eschviller. Archives municipales de Sarreguemines : selon les rapports des instituteurs, à Hanviller, 10 maisons sont détruites au cours des manœuvres.

90 – Selon Marcel Keuer, des militaires tiraient sur des crânes sortis de l'ossuaire de Schorbach. Edmond Gundermann, *Quand le grès devint amer, op. cit.*, p. 246, raconte que «le village de Schorbach par exemple fut truffé de pièges et de traquenards à grenades inertes où des mannequins figurant des soldats surgissaient automatiquement aux coins des maisons lâchant des pétarades à blanc pour simuler des combats de rues. Un jour, mon père vit de loin des reporters de guerre filmer des scènes de manœuvres militaires.»

91 – Dans *Le Lorrain* du 8 février 1945 et du 28 mars 1945, on peut ainsi lire : «L'ennemi a fait évacuer, puis a démoli une vingtaine de villages dans la région de Bitche pour agrandir le champ de tir d'artillerie.»

92 – Des photos de Walschbronn prises en 1942 ne montrent pas un village complètement détruit. Voir Daniel Rouschmeyer, *Walschbronn et la guerre de 1939-1945*, Sarreguemines, impr. Pierron, 1997.

dans ce sens dès 1945 par une presse volontiers manichéenne⁹³ où il est question de « villages sacrifiés pour les manœuvres teutonnes⁹⁴ ». Mais ce sont les combats de la Libération et les canons américains qui achèvent souvent de mettre à bas des constructions mises à mal dès 1939-1940. Dans le pays de Bitche, à partir de la mi-décembre 1944, les villages sont pris et repris et sont soumis à de

violents bombardements, obligeant la population à vivre terrée dans les caves et causant de très nombreuses victimes⁹⁵ [ill. 13]. Du fait de ces combats, les villages ne sont définitivement libérés qu'entre le 15 et 19 mars 1945, après trois mois de siège et attendent désormais le retour de leurs habitants.

LE RETOUR DES HIRONDELLES DANS LES NIDS DE COUCOUS

Croyant l'arrivée des Américains imminente, le *Gauleiter* Bürckel⁹⁶ donne l'ordre aux Allemands résidant en Moselle d'évacuer le département dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre 1944. Les *Siedler* partent donc vers Sarrebruck, Sarrelouis ou Trèves, emportant avec eux le maximum de biens et laissant les « Bitchois » et les autochtones seuls⁹⁷. Les Américains tardent. La Moselle devient un champ de bataille du 6 septembre 1944 au 19 mars 1945. Les terres d'accueil des « Bitchois » sont libérées vers le 20 novembre 1944⁹⁸ après plus de deux mois de combats. Une cinquantaine de « Bitchois » sont tués sous les bombes américaines pendant ces combats. Le Bitcherland n'est libéré qu'à la mi-mars 1945, après de très violents affrontements, responsables de l'essentiel des destructions [ill. 14].

Certains « Bitchois » s'impatientent, d'autant plus que, parfois, les premiers contacts avec les libérateurs sont difficiles. En effet, ces « Bitchois », dialectophones, sont pris pour des Allemands par les hommes venus d'outre-Atlantique, lesquels ne peuvent pas comprendre la complexité de leur situation⁹⁹. À Bacourt, il faut l'intervention du curé qui parle anglais, surtout lorsqu'un Polonais dénonce les habitants de Schweyen comme des nazis¹⁰⁰. Certains tentent, malgré les interdictions, de rentrer précipitamment chez eux. D'autres sont pris dans la nasse à Bitche ou Erching¹⁰¹.

93 – *Le Lorrain*, 8 février 1945 et 28 mars 1945. À cette époque, l'Allemagne est montrée comme le mal absolu, d'autant que le monde vient de découvrir les charniers des camps de concentration. À l'inverse, les Américains jouissent de l'image du Libérateur.

94 – *Le Lorrain*, 8 février 1945.

95 – Voir notamment Francis Rittgen, *La Bataille de Bitche*, Sarreguemines, éd. Pierron, 1982. Anne Scheyer, *Les Quatorze vendredis*, Metz, éd. Serpenoise, 1993. R. P. Benno Reinhardt, *Chroniques du temps de guerre 1944-45*, édité par la mairie de Erching-Guiderching, 2004.

96 – Le *Gauleiter* est décédé officiellement le 28 septembre 1944 de maladie. Certains historiens pensent qu'on l'aurait encouragé à se suicider car il serait tombé en disgrâce auprès d'Hitler après cet ordre d'évacuation.

97 – *Le Lorrain*, édition de Riom, 3 mars 1945, signale : « Actuellement, il y a 34 habitants à Juville, dont 4 familles de Schorbach et Rolbing, près de Bitche et quelques Polonais. Environ 10 chevaux et 20 vaches forment le cheptel du pays car toutes les bêtes furent emmenées le 1^{er} septembre. »

98 – Les premiers villages mosellans libérés sont Gorze et Sainte-Marie-aux-Chênes, le 6 septembre 1944. Dieuze et Sarrebourg sont libérées le 20 novembre, Metz le 22 novembre.

99 – Archives départementales de la Moselle, 151 W 148, un rapport des RG du 22 décembre 1944 indique que, dans l'arrondissement de Château-Salins, « les autochtones n'ont pas de relations avec les Américains qui ne connaissent pas la région. Les mesures prises manquent de circonspection et sont propres à indisposer les habitants. »

100 – René Buchheit et René Drexler, « L'extension du camp militaire de Bitche pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Volmunster, Eschviller-Weiskirch*, *op. cit.*

101 – La famille Wagner (la mère et trois enfants), d'Hanviller, réfugiée à Erching, est tuée lors du bombardement le 23 février 1945.



14 – Hiver 1945. Destruction de l'église de Volmunster par les bombes américaines. Archives départementales de la Moselle.

En avril 1945, les villages à peine libérés, quelques courageux retournent dans les villages qu'ils retrouvent détruits et pillés. Beaucoup vivent d'abord dans la cave¹⁰². Quelques habitants se rendent près de Pirmasens pour récupérer des chevaux abandonnés par la *Wehrmacht*¹⁰³. Les retours se font très progressivement, encore longtemps après la guerre. En 1946, les villages concernés ne comptent que 4 106 habitants, soit une perte de 5 246 habitants par rapport à 1936, un chiffre qui correspond à une diminution de 56% de la population par rapport à celle d'avant-guerre. Si certains arrivent à rester dans les villages d'accueil, la plupart connaissent un quatrième exode transitoire qui les rapproche de chez eux en attendant l'installation de baraquements¹⁰⁴ [ill. 15] et la reconstruction. Celle-ci ne se termine qu'au début des années soixante.

102 – Joseph Sprunck et Marie-Antoinette Ott, dans Gérard Henner (dir.), *Omersviller au fil des siècles*, op. cit., p. 83.

103 – Témoignage de Paul Frentzel, cité par Gérard Henner (dir.), *Omersviller au fil des siècles*, op. cit., p. 137.

104 – Par exemple, 36 à Lengelsheim, 14 à Rolbing, 18 à Roppeviller, 25 à Walchbronn, selon l'*Annuaire administratif de la Moselle*, 1948.

Déficit d'habitants par rapport à l'avant-guerre¹⁰⁵

	1936		1946		Déficit d'habitants	
	Nombre d'habitants	Nombre de ménages	Nombre d'habitants	Nombre de ménages	Nombre	%
BOUSSEVILLER	250	57	135	35	-115	46
BREIDENBACH	604	146	341	72	-263	43,5
EPPING (+ annexe Urbach)	579	112	237	56	-342	59
HANVILLER	322	77	95	77	-227	70,5
HASPELSCHIEDT	452	117	154	50	-298	65,9
HOTTVILLER	860	183	583	135	-277	32,2
LENGELSHEIM	442	103	208	49	-234	52,9
LIEDERSCHIEDT	355	87	10	87	-345	97,2
LOUTZVILLER	248	52	154	38	-94	37,9
NOUSSEVILLER	242	47	82	19	-160	66,1
ORMERSVILLER	465	83	100	?	-365	78,5
ROLBING	552	115	329	71	-223	40,4
ROPPEVILLER	317	93	149	52	-168	53
SCHORBACH	1021	214	352	98	-669	65,5
SCHWEYEN	447	96	279	?	-168	37,6
VOLSMUNSTER	975	213	357	80	-618	63,4
WALDHOUSE	510	99	103	?	-407	79,8
WALSCHBRONN	701	160	438	98	-263	37,5
TOTAL	9342	2054	4106	?	-5236	56

Ceux qui rentrent doivent tout reconstruire dans un dénuement le plus total, ayant perdu maison, matériel, troupeaux et pouvant difficilement cultiver faute de semences, de matériel et en raison des mines.

Comparaison bétail et cultures¹⁰⁶

	EPPING		URBACH	
	1939	1946	1939	1946
Vaches	504	82	270	40
Veaux	195	20	130	11
Chevaux	44	27	36	29
Blé (en ha)	300	18	180	20
Pommes de terre (en ha)	50	5	40	7

En attendant, les « Bitchois » vont devoir cohabiter avec les expulsés qui rentrent. Une situation qui va, pour certains, durer plusieurs mois. Une cohabitation, à l'évidence souvent difficile. Un réel fossé se creuse entre les « partis » et les « restés », à qui on reproche souvent d'avoir chaussé les bottes. Dès décembre 1944, alors que des émissaires des expulsés rentrent en Moselle pour se rendre compte de la situation, l'inspecteur Schmitt constate que, dans l'arrondissement de Château-Salins, « se dessine un sentiment d'antipathie que nourrissent les expulsés pour leurs anciens compatriotes qui ne les ont pas suivis dans leur exode... La situation est très critique. Les cultivateurs sont dépossédés purement et simplement...¹⁰⁷ » Les premiers contacts avec les émissaires des expulsés sont dépourvus de cordialité, souvent froids, voire hostiles. La présence d'anciens habitants restés sur place améliore parfois les relations¹⁰⁸.



15 – 1946. Baraquements provisoires de Lengelsheim. Un provisoire qui va durer une quinzaine d'années. Collection Henner.

« Évitions la catastrophe »

Aussi, en février 1945, Paul Durand signe dans *Le Lorrain*¹⁰⁹ un éditorial alarmiste, « Évitions la catastrophe », sur une confrontation possible entre les expulsés et les Bitchois. Le rédacteur du journal veut « attirer l'attention des pouvoirs publics sur un aspect très sérieux – et qui demain peut être grave » de cette situation en pointant la présence des Bitchois dans le secteur de Château-Salins. Il craint en effet qu'au retour des expulsés¹¹⁰, ces derniers ne les considèrent comme « des usurpateurs ». Il s'interroge alors : « Des cultivateurs du pays salin vont rentrer. Souvent qui trouvera-t-il installé chez lui ? Un brave Bitchois qui, maladroitement, avec les quelques brides de français qu'il sait, essaiera d'entrer en contact avec le revenant. Celui-ci, aigri par cinq ans d'absence et de souffrance, ne sera-t-il pas tenté de reprocher la simple

105 – *Annuaire administratif de la Moselle*, années 1936 et 1948.

106 – Archives municipales de Sarreguemines, 3 X 261, rapport de l'instituteur d'Epping, M. Merckling, 6 décembre 1946.

107 – Archives départementales de la Moselle, 151 W 148, rapport, 22 décembre 1944.

108 – René Buchheit et René Drexler, « L'extension du camp militaire de Bitche pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Volmunster, Eschwiller-Weiskirch, op. cit.*

109 – *Le Lorrain*, édition de Metz, 8 février 1945.

110 – Si des expulsés rentrent de leur propre initiative dès décembre 1944, les convois sont organisés seulement à partir de fin mai 1945.

présence à celui qui n'est pourtant pas un intrus, qui est un malheureux, lui aussi, qui a même pris soin des biens de l'absent ? N'ira-t-il pas, le réfugié revenu au pays, jusqu'à s'offusquer de la langue du Bitchois et n'y aura-t-il pas échanges de paroles regrettables ? » Paul Durand est le rédacteur du *Trait d'Union-Le Lorrain*, le journal de liaison des expulsés. S'il ne semble pas être le porte-parole de leurs inquiétudes, il les connaît bien et décrit par anticipation des situations qui ont effectivement existé. Paul Durand évoque déjà deux ou trois cas. Les Renseignements généraux le constatent : « Dans l'arrondissement de Château-Salins où se trouvent beaucoup de réfugiés bitchois, il arrive relativement souvent que d'autres expulsés de 1940 rentrant au village trouvent ces Bitchois installés chez eux. Il s'ensuit des discussions au cours desquelles les Bitchois se voient qualifiés de "Boches". Aussi est-il à souhaiter que les autorités

interviennent entre les deux parties en cause pour éviter des divergences dont la France n'a que faire actuellement¹¹¹. » Dès lors, *Le Lorrain* parle encore, dans d'autres articles, d'un « angoissant problème¹¹² ». Dans sa séance du 6 mars 1945, le Comité départemental de libération demande au préfet « d'envisager l'institution de commissions arbitrales en attendant que les occupants actuels puissent être installés dans une autre exploitation agricole¹¹³ ».

En attendant, les incidents se multiplient. Des plaintes pour vol sont déposées par des expulsés. Des familles bitchoises sont chassées par les propriétaires revenus sans qu'on s'inquiète de leur sort ou de leurs biens¹¹⁴. À Charly, les habitants de Hanviller quittent les maisons des expulsés rentrés et occupent les maisons vides des victimes d'Oradour¹¹⁵. Des expulsés revenus viennent dans les villages du Bitcherland récupérer des biens emportés par les Bitchois qui se font parfois vertement insulter¹¹⁶. L'éditorialiste du *Lorrain* conclut : « Le problème des Bitchois ne peut être compris que quand on a vécu sur place¹¹⁷. » Chacun campe sur ses positions, pensant avoir souffert plus que l'autre.

Les ressentiments, l'incompréhension persistent encore bien des années après la guerre. Hubert Feith, de Lengelsheim, raconte : « Chaque fois que nous retournions à Puzieux après guerre, village où nous avons passé une partie de notre jeunesse, personne ne nous recevait. Les gens fermaient leur porte comme si les conquérants revenaient. Il ne nous restait qu'à traverser le village à la quête de quelques souvenirs et de repartir tristes et frustrés, et ceci à plusieurs reprises. Une seule fois nous avons été bien reçus par une personne qui habite dans le village, mais qui n'est pas originaire de Puzieux¹¹⁸. »

111 – Archives départementales de la Moselle, 151 W 148, rapport du 8 mars 1945.

112 – *Le Lorrain*, édition de Metz, 18 février 1945.

113 – *Le Lorrain*, 29 mars 1945.

114 – Témoignage d'Agnès Guth, née Lorich, dans Jacques Gandebeuf, *Le Silence rompu, op. cit.*, p. 74. Son père est pourtant déporté. Son oncle et sa tante sont massacrés à Oradour. « Nous étions devenus des pestiférés. »

115 – Témoignage écrit de M. Fischer, originaire de Hanviller et transféré à Charly, dans Philippe Wilmouth, *Des Mosellans dans l'enfer d'Oradour-sur-Glane*, Saint-Avertin, éd. Sutton, 2010, p. 90.

116 – Témoignage de Célestine Maschino, cité par Jean Aſt, *Les Mosellans en exil, op. cit.*, p. 252. Elle raconte qu'un couple de Château-Bréhain est venu à Holbach chercher une cuisinière en traitant ses parents de voleurs et de « Boches ».

117 – *Le Lorrain*, 28 mars 1945.

118 – Témoignage d'Hubert Feith, de Lengelsheim, cité par Jean Aſt, *Le Delmois dans la tourmente*, Delme, Collège André-Malraux, 1995, p. 82.

Et lorsque, enfin, le retour est possible, c'est souvent entourés de suspicion, dans la méfiance, encore, voire l'animosité sinon les insultes, que les Bitchois préparent leurs affaires, emballent le peu qu'ils possèdent dans des caisses, surveillés par le maire ou des villageois. Les hommes retournent dans les villages aménager un abri pour leur famille qui va suivre en camion au bout de quelques jours ou de plusieurs semaines. Certaines familles choisissent cependant de rester définitivement dans les villages d'accueil et sont souvent isolées au milieu d'autres groupes¹¹⁹. Aujourd'hui encore, lorsque les anciens du Saulnois évoquent les Bitchois, ils les assimilent à des *Siedler*, des colons. Ils l'ont été, mais bien malgré eux.

Une génération du Bitcherland traumatisée

On sent bien que cette expérience de nomade malgré eux depuis 1939 a traumatisé une génération du Bitcherland. Dans toutes les monographies dirigées par Gérard Henner, l'épisode du Saulnois occupe une place importante, comme pour évacuer ce long traumatisme, comme pour rompre le silence¹²⁰. Le traumatisme est multiple. D'abord, pendant cinq ans, les Bitchois ont vécu dans le provisoire, un provisoire suspendu aux événements de guerre. Puis, pour beaucoup, la difficulté a été de vivre non loin de chez eux, sur des terres d'autres Mosellans, en craignant que tout serait détruit chez eux par les canons allemands. Enfin, c'est le regard de l'autre, du « rentré », la suspicion qui n'est pas propre aux Bitchois, mais à tous les « restés », cependant bien plus grande pour eux parce qu'ils sont considérés comme des colons dans leur propre département, des coucous qui sont venus nicher dans les nids d'autres. Le traumatisme de l'incompréhension subie dans des parcours parallèles a certainement un peu plus solidarisé les Bitchois entre eux, forgé leurs caractères et créé le sentiment d'appartenir à une autre mémoire, non partagée. Le journaliste Jacques Gandebeuf l'a très bien compris et l'histoire des Bitchois dans le Saulnois est omniprésente dans ses écrits¹²¹.

Soixante-dix ans après, le souvenir s'estompe, le traumatisme cessera naturellement d'exister avec la disparition des générations concernées. Cependant, en même temps que le Conseil général de la Moselle, par l'instrument des Archives départementales¹²², communique sur l'expulsion de 100 000 francophones, la commune d'Ormersviller dévoile une plaque¹²³ pour commémorer l'expulsion des Bitchois. En octobre 2012, c'est au tour de Bitche d'inaugurer un monument. Une nécessité pour les Bitchois d'expliquer leur présence sur les terres des expulsés, comme pour dissiper un vieux malentendu : s'il est bien vrai que personne n'aime qu'on vienne nicher à son insu dans son nid, il n'en reste pas moins incontestable qu'on les y a obligés. Il fallait que ce drame fût matérialisé. Il est désormais gravé dans la pierre.

119 – René Buchheit et René Drexler, « L'extension du camp militaire de Bitche pendant la Seconde Guerre mondiale », dans *Volmunster, Eschviller-Weiskirch*, op. cit.

120 – Dans son livre, *Le Silence rompu*, op. cit., la moitié des témoins sont originaires du Bitcherland.

121 – Jacques Gandebeuf, *Le Silence rompu*, Metz, éd. Serpenoise, 1995 ; *La Parole retrouvée*, Metz, éd. Serpenoise, 1998, *L'Accent de mon père*, Metz, éd. Serpenoise, et son blog *La Moselle humiliée* : <http://www.mosellehumiliee.com>

122 – Dans le documentaire de Bruno Cohen, *De gré ou de force* (2011, DVD), qui porte sur les expulsions, la parole est donnée à un couple de Hottviller.

123 – *Le Républicain Lorrain*, 12 novembre 2010.